

Cependant tout en rudoyant les victimes :

— C'est moi, dit Tony tout bas à son père.

— Votre fidèle Tom, dit l'autre à Augustine.

— Mon Dieu ! dit Augustine.

— Est-il possible ! s'écria M. Lafrimbolle en laissant tomber sa tête dans ses mains.

Au milieu de tant d'émotions, la voix de ces jeunes brigands, quoique déguisée, avait déjà jeté dans l'esprit du père et de la fille, je ne sais quelles vagues et monstrueuses appréhensions. Le jour qui commençait à paraître ne leur laissa plus aucun doute leur montrant tout ce qu'ils avaient de cher dans le monde, sous les plus sales et les plus formidables guenilles de bandits qu'ils eussent rêvés.

Les jeunes gens avaient compté rassurer leurs parents en se faisant connaître ; mais tu juges de l'effroyable secousse qui ébranla l'entendement de M. Lafrimbolle ; il arrivait mécontent déjà de quelques dettes, de quelques peccadilles de ses jeunes gens et il les retrouvait voleurs de grand chemin ! C'était tomber, comme on dit, de fièvre en chaud mal.

Tom et Tony avaient beau promettre tout bas de s'expliquer, Scalabra se retournant à chaque instant avec sa mine farouche, il fallait bien démentir tout haut les choses qu'on disait tout bas.

Tony se vit dans la dure nécessité de donner d'assez rudes bourrades à son père avec quelques soufflets et quelques coups de pied. Tom le cœur navré, ne mena pas mieux sa pauvre Augustine.

En ce moment, tandis que l'autre bandit faisait le guet, Scalabra fit sauter le cadenas d'une malle de M. Lafrimbolle pour procéder au partage.

On déploya les bonnes provisions de linge du bonhomme ; on profana ses gilets de flanelle et ses bonnets de coton.

À chaque nippe tombée dans leur lot, les bandits poussaient un ricanelement d'allégresse, Tom et Tony, pour renchérir, passaient l'objet par dérision sous le nez des malheureux voyageurs.

Il est certain que le plaisir de fouiller dans la garde-robe paternelle sous l'ombre d'une nécessité, l'emporta pour un instant chez eux sur tout autre sentiment. Il paraît prouvé que Tony se jeta avec une avidité mal déguisée sur un nécessaire de voyage qu'il avait longtemps convoité, et Tom ne mit point de répugnance à remplir ses poches d'une grosse part d'écus dont ses dettes et un peu de gêne au moment du départ l'avaient rendu friand.

Je veux croire que l'intention de ces jeunes gens était bonne, qu'ils ne cherchaient qu'à mettre à couvert des objets précieux, et qu'il pensaient fort bien agir en empêchant du moins de sortir de la famille ; mais M. Lafrimbolle et sa fille qui n'avaient point cette consolation n'en pouvaient croire leurs yeux, et ils levaient les mains au ciel.

Tout à coup le bandit en sentinelle remonte tout effaré : Tout est perdu, tout est découvert ! les patrouilles sont derrière lui, et il n'a point achevé ces mots, qu'on voit paraître au-dessus des rochers les paysans mêlés aux dragons.

Les bandits, rossés dans un fond, n'ont pas le temps de fuir ; la patrouille s'est divisée et se montre à la fois de tous côtés ; on échange une fusillade, on se précipite, on se mêle avec de grands cris. M. Lafrimbolle tombe à plat ventre, Tom jette ses armes, Augustine s'évanouit. On délivre aussitôt les voyageurs et l'on garotte les brigands.

M. Lafrimbolle était en piteux état, mais il retrouve des forces pour fuir le lieu de cette scène.

Le gonfalonnier prend les devants. Bientôt on entend des cris de triomphe à l'entrée du village. La fille du gonfalonnier court au-devant de son père et lui demande des nouvelles de la valise qu'on lui a volée. Il sait seulement qu'on apporte tous les bagages reconquis sur les bandits ; mais il se rappelle ce sujet qu'il y a parmi ceux-ci deux individus vêtus comme des bourgeois qui paraissent étrangers.

Il faut se souvenir ici que Scalabra et son compère portaient encore les vêtements qu'il avaient reçus des peintres en échange.

M. Lafrimbolle et sa fille arrivent à l'auberge, accablés de tant de fatigues et d'émotions diverses ; on les entoure de soins, on transporte dans leur chambre les bagages retrouvés qui portent en grosses lettres le nom de M. Lafrimbolle désormais déshonoré.

Cependant Augustine veut poursuivre l'éclaircissement de cette terrible intrigue. Elle s'informe si ces brigands sont connus dans le pays ; on lui répond qu'ils répandent depuis longtemps l'épouvante. La fille du gonfalonnier ajoute qu'ils ont pris la veille la valise de deux jeunes peintres français de Rome.

— Deux peintres français, s'écrie Augustine.

— Qui attendaient leurs parents.....

— Qui attendaient leurs parents ?

Augustine donne aussitôt leur signalement, qui s'accorde à peu près avec les indications de la fille du gonfalonnier. M. Lafrimbolle, se croyant compromis, a beau faire mille signes suppliants pour engager sa fille à se taire, Augustine n'y peut tenir, elle s'écrie :

— Ce sont eux, mon père ! ils sont innocents !

Elle raconte aussitôt comment son frère et son cousin devaient se trouver sur la route.

— Eh ! s'écrie le gonfalonnier en songeant aux gens en bourgeois qu'il a vus, on les a pris pêle-mêle avec les bandits ; mais rassurez-vous, on rendra justice à qui de droit : je vais recevoir vos parents et les traiter comme il convient.

M. Lafrimbolle, étourdi, ébranlé, ne savait plus que penser ; il disait seulement à sa fille :

— Non, il n'est pas possible ; ils m'ont donné trop de coups de poings.

Il se retira ensuite dans sa chambre pour mettre en ordre ses paquets, aussi bien que pour ne pas assister aux scènes qui allaient suivre.

Par un nouveau caprice du hasard : l'escorte qui tenait les voleurs s'était divisée et c'était justement Scalabra et son compère qu'on attendait les premiers.

Le gonfalonnier qui n'avait entendu parler que de deux voleurs n'était que mieux convaincu par ce qu'il venait d'apprendre. Il reconnaît de loin ses bourgeois, il court au devant et crie à ceux qui les tiennent :

— Doucement, Pietro, doucement, que diable, ne les rudoyez pas, lâchez ces messieurs.

On s'étonne, on se regarde.

— Lâchez, vous dis-je, vous ne savez ce que vous faites... Excusez-moi, Messieurs, je suis désolé du quiproquo...

— Il n'y a pas de quoi, reprend Scalabra, sans savoir ce dont il s'agit.

— Otez cette corde, Pietro, nous connaissons ces Messieurs..... Oui Messieurs, tout est réparé, je vous demande mille pardons. M. votre père est ici.

— Bah ! fait Scalabra effrontément.

— Votre sœur de même. Seulement on n'a pas encore retrouvé la valise, on ne sait ce que les bandits en ont fait.

— Pour la valise, dit Scalabra, ce n'est qu'un petit malheur.

La suite au prochain numéro.

TROUVÉ.

UNE SOMME

D'ARGENT

A été trouvée ces jours derniers ; celui à qui elle appartient pourra s'adresser à
M. HUDON, V. G.

À l'Evêché, pour justifier de ses droits et connaître le dépositaire de cette somme.

RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE.

AVIS.—LE SOUSSIGNÉ informe respectueusement les MESSIEURS DU CLERGÉ et le Public en général, qu'une LISTE DE SOUSCRIPTION est ouverte à son magasin, rue Notre-Dame, No. 114, étant agent pour ceux qui voudront s'abonner au RECUEIL DE MUSIQUE SACRÉE, consistant en *Messes, Hymnes, Psaumes, Cantiques*, etc. avec accompagnement d'Orgue ou de Piano, etc. Le tout compilé et arrangé par M. T. F. MOLT, organisiste de la Cathédrale de Québec. Les conditions données en souscrivant.

C. P. LEPROHON,

Agent.

Montréal, 9 Avril 1843.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

THÉÂTRE

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARL,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de
LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des **RÉGISTRES** de Paroisses de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. 0d.
Chaque insertion subséquente, 1d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 0d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, FTR. DE L'EVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,